

SAUVER MASUD KHAN

Wynne Godley

P.U.F. | *Revue française de psychanalyse*

**2003/3 - Vol. 67
pages 1015 à 1028**

ISSN 0035-2942

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2003-3-page-1015.htm>

Pour citer cet article :

Godley Wynne, « Sauver Masud Khan »,
Revue française de psychanalyse, 2003/3 Vol. 67, p. 1015-1028. DOI : 10.3917/rfp.673.1015

Distribution électronique Cairn.info pour P.U.F..

© P.U.F.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

L'histoire qui suit est celle d'une rencontre désastreuse avec la psychanalyse, qui a complètement gâché les premières années de mon âge adulte.

J'avais à peu près 30 ans lorsque je me suis trouvé dans un épouvantable état de détresse. C'est surtout la paralysie de ma volonté, plutôt que la souffrance elle-même qui m'amena à déduire, en me servant de ma tête, que j'avais besoin d'une aide d'une nature différente du soutien de mes amis. Une relation bien informée me suggéra de consulter D. W. Winnicott, sans me dire qu'il était l'un des psychanalystes britanniques les plus éminents.

Je ne crois pas que le fait de vivre grâce à un faux-self, ce qui était la cause de cet horrible gâchis, soit un fait si rare. C'est un état difficile à identifier dans la mesure où il est dissimulé, tant à l'extérieur qu'au sujet lui-même, avec une impitoyable ingéniosité. Il ne figure pas au catalogue des symptômes névrotiques tels que l'hystérie, l'obsession, les phobies, la dépression ou l'impuissance, et il n'est pas non plus incompatible avec la réussite sociale ou l'établissement de relations d'amitié profondes et durables. Pris séparément, les éléments d'un faux-self ne sont pas en eux-mêmes artificiels.

Que signifie le fait de vivre dans un état de dissociation ? Au vrai sens du terme, le sujet n'est jamais totalement présent physiquement, mais traverse le monde dans une sorte de rêve éveillé. Sa conduite est sous pilotage automatique. Ses réactions ne sont jamais directes ni spontanées. Chaque événement est représenté selon sa mise en scène dans le théâtre interne. D'un côté, le sujet peut se montrer d'une insensibilité déconcertante, mais cela va de pair avec une vulnérabilité extrême, car l'ensemble du système ne peut fonctionner que dans le cadre de réponses familières et sûres. Il ou elle reste sans défense

* Cet article a paru pour la première fois dans la *London Review of Books*, vol. 23, n° 4, 2001.

Rev. franç. Psychanal., 3/2003

devant le hasard, devant des événements imprévus ou néfastes. Le mal ne peut être endigué car on ne peut pas l'identifier.

La courte histoire personnelle qui suit est si banale dans ses grandes lignes qu'elle peut sembler rebattue, mais je ne parviens pas à m'expliquer comment j'ai pu laisser des choses aussi bizarres m'arriver, à moins de les raconter.

Mes parents se sont séparés dans une immense et inextinguible amertume, à peu près au moment de ma naissance en 1926, et c'est à peine si je les ai jamais vus ensemble. Pendant mon enfance, j'ai été élevé dans diverses résidences de campagne du Sussex ou du Kent par des nourrices et des gouvernantes et également par une jeune tante féroce, qui me secouait violemment quand je pleurais. Ma mère, bien que fréquemment alitée avec ce qu'elle appelait « mon mal » était poète, dramaturge, pianiste, compositrice et actrice, et ces activités la retenaient loin de la maison pendant de longues périodes à intervalles irréguliers. Lorsqu'elle se rematérialisait, nous passions de longs moments ensemble à l'heure du coucher durant lesquels elle me chantait des chansons. Je lui défaisais les cheveux pour qu'ils lui couvrent les épaules. Elle avait l'habitude de parader nue devant moi, et me faisait part (entre autres) du plaisir intense qu'elle trouvait dans ses relations sexuelles, du désespoir sans fond et de l'humiliation qu'elle avait subis lors de la naissance de ma demi-sœur, Ann, beaucoup plus âgée, qui avait grandi arriérée et violente (elle criait, crachait, mordait, donnait des coups de pied, jetait les objets), et de sa déception quand mon père s'était révélé impuissant lors de leur lune de miel. L'intimité que nous partagions me faisait l'aimer « plus grand que le plus grand nombre au monde ». Mon père était assez sinistre ; il était nettement plus âgé, approchant les 60 ans, je l'avais d'abord perçu comme un infirme, différant d'une manière dérangeante des pères des autres enfants. Mais il avait une grande autorité personnelle, de la distinction et du charme, ce que je pouvais remarquer aux réactions des gens envers lui. De temps à autre il m'offrait des cadeaux sublimes – une chaloupe, jouet qui faisait de la vapeur, un modèle réduit de biplan qui volait.

Aucun de mes parents n'avait de relations sociales. Personne ne venait à la maison. Il n'y avait aucun petit voisin avec qui jouer.

Quand j'étais petit, je me trouvais différent des autres. Je me croyais doué de pouvoirs surnaturels et même divins qui un jour étonneraient le monde entier. En même temps, je savais aussi que je ne valais rien, que je n'avais ni don ni talent et que j'étais gros, ennuyeux et empoté. Les réalisations des autres, surtout celles de mon frère aîné, John, remplaçaient tout ce que j'aurais pu faire moi-même à l'instar de la cohorte d'hommes célèbres qui allaient marcher sur ses pas. J'avais acquis une aptitude spectaculaire pour ne pas voir, ne pas identifier, ne pas évaluer intelligemment les gens ou les situa-

tions. Bien que passif et souffreteux, je prenais plaisir en secret à des fantasmes de violence. Lorsqu'on me demandait ce que je voudrais être quand je serais grand, je répondais que je serais une « actrice-garçon ».

À l'âge de 6 ans, j'eus un abcès de l'oreille interne qui finit par me percer le tympan dans une sensation de torture. Pendant des années par la suite, je dus porter un pansement autour de la tête pour en contenir l'écoulement. Je devins sourd d'une oreille à 90 %. Dans le même temps je développai une myopie et dus porter des lunettes.

Quand j'eus 7 ans à peine on m'envoya en pension pendant huit bons mois chaque année, sans la moindre des indispensables activités sociales ou autres. Je savais à peine lire, ne m'étais jamais habillé tout seul, de telle sorte que défaire mes bretelles m'était pénible et presque impossible. Il ne m'était même pas venu à l'esprit que j'aurais tout simplement pu les faire glisser de mes épaules. Les maîtres frappaient souvent et donnaient des coups de pied aux petits garçons. Cela me faisait très peur. On pouvait fouetter sévèrement un enfant devant toute l'école. Les leçons étaient d'un ennui insondable. De temps en temps j'avais des crises de panique terribles associées à d'étranges fantasmes – par exemple, que j'allais mourir et serais réincarné en lapin dans un clapier, dans l'incapacité de communiquer avec mes parents ou mes frère et sœur. Quand j'eus 10 ans, mon père, ayant hérité du titre de Pair et de beaucoup d'argent, se remaria et entra en possession d'une propriété de famille d'un charme inégalable dans un lieu retiré, au sud de l'Irlande. Ma belle-mère, Nora, installa une belle et luxueuse demeure, lumineuse et pleine de fleurs dans un manoir qui donnait sur deux grands lacs entourés de bois. Avec John et Katharine, je fus chouchouté pendant les vacances scolaires dans une totale complaisance par une armée de domestiques, jardiniers, hommes à tout faire et garçons de ferme, de l'ironie desquels je ne fus jamais conscient. Le matin de mes 11 ans mon père entra dans ma chambre en pyjama, avec sous le bras un fusil de calibre 20. J'appris à tirer sur des cibles et à jouer au tennis.

À peu près à la même époque, ma mère me révéla que pendant des années mon père avait été « le plus horrible des ivrognes ». En réponse à mon interrogation anxieuse elle insista, disant qu'il buvait jusqu'à « être en pleine confusion ». Entre-temps elle avait pris pour amant un fringant jeune homme de 15 ans plus jeune qu'elle, qui transpirait le génie. C'était William Glock qui allait devenir l'un des musiciens les plus influents et inspirés de sa génération. C'est à travers lui que je commençai à écouter et à aimer la musique et à apprendre à jouer du hautbois. Il tomba bientôt amoureux de ma sœur Katharine et d'une certaine façon de moi aussi (j'avais alors 14 ans) et tous les trois nous buvions pas mal de rhum-citron en riant beaucoup. Quand j'eus

15 ans, tandis que John se battait bravement à la guerre de l'autre côté de l'Atlantique, mon père se remit à boire.

L'abus de boisson est souvent associé à un comportement social bruyant. Mon père lui, ne buvait jamais en public, et ivre ou sobre, n'était jamais bruyant. Il se voyait comme un personnage noble et son style était celui de l'avocat distingué, ce qu'il était par ailleurs. Mais, ayant souffert précédemment d'accès de *delirium tremens*, un ou deux verres le faisaient sombrer dans une incohérence bestiale. Il s'était convaincu que s'il était seul lorsqu'il buvait, personne ne s'apercevrait de rien. J'étais de connivence avec lui sur ce point et ne faisais jamais allusion de quelque manière que ce soit à son alcoolisme. Son ébriété, quand cela se produisait, était évidente et désespérément gênante, qu'il fût le notable faisant un séjour dans la campagne irlandaise, ou en train de dormir à la Chambre des Lords, ou venant me rendre visite à l'école. Lorsqu'il ne buvait pas il recouvrait toute son autorité. C'était un bon violoniste et durant ses périodes d'abstinence, avec Katharine au piano, nous jouions ensemble les grands doubles-concertos de Bach.

Quand mon père commença à se détériorer sérieusement, il devint violemment antisémite, et tout de suite après la guerre, était capable de dire habituellement : « Cela aurait-il été si mauvais que les Allemands soient venus jusqu'ici ? » Ma belle-mère me fit la confidence, comme l'avait fait ma mère, de l'impuissance à peu près totale de mon père et du fait qu'elle avait un amant à Dublin. Malgré toutes les confidences que j'avais reçues et le sentiment d'avoir vécu plus de choses que les jeunes gens de mon âge, à 17 ans j'ignorais l'existence du vagin, et supposais que l'accouchement était douloureux parce que cela se passait par l'urètre. Je ne savais pas davantage que les hommes éjaculaient.

Je passai quatre heureuses et merveilleuses années à Oxford, et je dois entièrement mon excellente éducation à Isaiah Berlin, qui m'enseigna la philosophie et la conversation en 1946 et 1947. J'écrivis mon premier essai pour lui dans l'intention consciente de plaire mais il ne se laissa pas séduire. Il m'interrompit et déchira mon travail en morceaux. Une semaine plus tard, j'adaptai mon premier point de vue philosophique à une position qui, pour autant que je pouvais le deviner, se rapprocherait de la sienne, mais il me mit encore en pièces. En réponse à ses critiques apparemment illogiques, j'inventai des développements encore plus compliqués qui, croyais-je, devaient me rapprocher davantage de ce qu'il pensait. Un jour il me demanda de lui en répéter un passage et lorsque je le fis, il éclata de rire de bon cœur en s'écriant « comme c'est brillamment artificiel ! » J'en fus profondément blessé mais condamné dès lors à fournir les prodigieux efforts qui au bout de quinze mois allaient transformer mon intellect.

Dans mon entourage, mes aînés disparaissaient d'une très triste façon. Nora se tira une balle dans la tête avec un fusil. Mon père ayant dilapidé toute sa fortune mourut seul dans un hôpital où les infirmières le traitaient mal. Ma demi-sœur fut enfermée dans un service psychiatrique de haute sécurité à Epsom. Ma mère eut une grave attaque et passa ses six dernières années hémiplegique, dans un état de détresse et l'esprit altéré. Elle disait aux infirmières qu'elles appartenaient à « la pire catégorie du rebut de la société » et se plaignait que j'allais me marier « avec la fille d'un youpin New-yorkais ». Le youpin en question était Jacob Epstein.

Peu après la mort de ma mère, je fis un rêve. Je la voyais dans une baignoire dans laquelle il n'y avait pas d'eau. Elle était paralysée à partir de la taille, et à la place des poils pubiens que j'avais aperçus étant petit, il y avait une large blessure ouverte. Du haut de la pièce était accroché un système de cordes, de poulies et de crochets. Malgré l'inertie du bas de son corps, elle pouvait manœuvrer habilement les cordes avec ses mains et ses bras, ce qui lui permettait de mouvoir son corps avec une grande agilité dans la salle de bains. Elle était confinée à la pièce parce que l'appareil tout entier était suspendu au plafond et attaché aux murs. Parfois la moitié inférieure de son corps traînait en arrière ou se tordait dans des positions étranges contre les murs ou au-dessus du bord de la baignoire pendant ses déplacements.

L'élégant costume blanc de Winnicott était fripé. Son beau visage l'était aussi. Il me rappelait un très fragile Spencer Tracy. Ses phrases n'étaient pas toujours cohérentes mais je les ressentais comme une communication directe avec une partie incroyablement primitive de moi-même ; je veux dire que nous parlions de bébé à bébé. Son visage fripé restait une surface lisse, impassible mais réceptive.

Je décrivis à Winnicott l'impasse dans laquelle je me trouvais, ajoutant que « mes larmes étaient restées coincées dans leurs canaux ». Après quelques réponses décousues il me demanda si j'avais des souvenirs de « mon lit de bébé » (en Anglais *cot* cf. allusion à Winnicot ? *N.d.T.*) « Oui », lui dis-je fouillant mon esprit et me souvenant de moi dans un landau à un endroit où en réalité il n'aurait jamais pu se trouver – au milieu d'une route nationale – « Aviez-vous un objet avec vous ? », demanda t-il. « Oui, répondis-je, j'avais un kaléidoscope ». « Comme c'est dur... », fut son commentaire.

Ensuite Winnicott me demanda si je verrais un inconvénient à rencontrer un analyste pakistanais. Au moment où je parlais, il dit très gentiment : « Vous vous êtes montré très franc avec moi », et ajouta : « Je crois que vous avez été un enfant solitaire. »

Je pris rendez-vous avec Masud Khan depuis mon bureau au Trésor où j'étais à l'époque conseiller financier. Il m'accueillit au pied de l'escalier qui

conduisait à son appartement sous les toits à Harley Street. C'était un homme d'environ 35 ans, grand, droit et bien bâti, avec de beaux traits orientaux. Il portait une abondante chevelure noire coiffée en arrière au-dessus des oreilles et était habillé un peu trop élégamment dans le style gentleman anglais.

Je répétais à Khan l'histoire de l'impasse où j'étais, et au cours de mon récit mentionnai que je lisais beaucoup de journaux. Il leva les yeux et me demanda, puisque je lisais tous ces journaux, si je n'y avais pas lu quelque chose à son sujet. Quand je lui dis que non, il me regarda avec une expression d'incrédulité moqueuse. Un peu plus tard il interrompit brusquement mon discours pour me demander de but en blanc : « N'avez-vous pas quelque chose à voir avec Epstein ? » J'acquiesçai à cela, exprimant un certain souci quant à la confidentialité de ce que je lui dirais, dans la mesure où sa question impliquait qu'il détenait des informations à mon sujet et que nous avions peut-être des amis ou des relations en commun. Khan ne répondit pas directement, poussa un grognement et tenta de prendre un air neutre.

Khan m'expliqua ensuite qu'il allait épouser dans une dizaine de jours Svetlana Beriosova, la plus délicieuse des ballerines du Royal Ballet ; voilà pourquoi il avait pensé que j'aurais pu lire quelque chose à son sujet dans la presse. À la fin de l'entretien il me raccompagna lentement en voiture sur une partie de mon trajet de retour dans son Armstrong Siddley. En chemin il sortit un livre de poèmes de James Joyce de la poche de la portière, me disant qu'il les lisait quand il était bloqué dans les embouteillages. Il demanda : « Ne vous est-il jamais venu à l'idée de vous tuer ? », mais il répondit lui-même à la question : « Vous ne sauriez même pas qui vous tuez. » Compte tenu de ce que je sais maintenant, je trouve stupéfiant que Khan ait pu se montrer aussi intrusif lors d'un premier entretien qui aurait dû tendre vers la promesse d'un espace sûr, privé et neutre dans lequel un dialogue avec sa dynamique propre pourrait avoir sa place. Pourtant, comme je m'en rends compte aujourd'hui, la relation thérapeutique avait été totalement subvertie en quelques minutes dès notre première rencontre. Il avait non seulement besoin de mon approbation, comme cela allait devenir de plus en plus évident, mais également de m'abuser. Je n'avais alors aucun moyen de percevoir ce qu'il y avait de déplacé dans son attente de me voir au courant de son prochain mariage (qui impliquait par parenthèse qu'il allait me laisser pour sa lune de miel, presque au même moment où nous allions commencer un travail) ou bien dans le fait de me montrer sa culture littéraire et qu'il conduisait une voiture de luxe. Mais j'avais la certitude que sa question concernant Epstein était une erreur grossière qui m'avait donné le sentiment d'une contamination, ce que j'avais évacué selon mon habitude écœurante.

Khan à présent était distant. Je me réfèrai le lendemain à sa « petite amie ». Il rectifia, disant : « ma future femme », et ajouta : « Vous avez cru pouvoir faire ami-ami avec moi n'est-ce pas ? » Je n'avais pas alors, et pour longtemps encore, la compréhension ou la présence d'esprit suffisantes pour répondre qu'il avait lui-même créé cette attente, et c'est moi en fait qui eus le sentiment de m'être montré importun. Les jours suivants, mon faux-self commença à craquer de part en part, bien que mon esprit adulte continuât à fonctionner de manière absolument normale ; par exemple je continuais à travailler au Trésor sans interruption. Ma dissolution prit la forme d'une série de quasi-hallucinations accompagnées de tempêtes émotionnelles, se manifestant toutes quand j'étais chez moi, même si je les rapportais à Khan. Ces rêves éveillés atteignirent leur paroxysme au bout de trois jours environ. Je « voyais » un linge à l'intérieur de mon crâne, enveloppant très étroitement mon cerveau. Puis il se desserra peu à peu ! D'abord par intermittence puis il se détacha d'un coup comme une énorme croûte, et il me sembla atteindre un *insight* subit et extraordinaire. Mon père m'avait haï ! En se montrant sous un jour aussi grotesque quand il venait me voir à l'école, il s'était perfidement servi de mon amour pour lui comme d'une arme contre moi, et m'avait cruellement séparé de ma sœur en m'envoyant au loin en pension. Ces « perceptions » générèrent une explosion de rage infantile. Une fois dans cet état étrange, j'eus comme la vision d'une phrase allumée, clignotante, suspendue en l'air. Les mots en étaient :

« À MOINS QU'IL NE JUSTIFIE CE QU'IL AVAIT FAIT, JE DEVAIS LE SAUVER »

La signification que j'attribuais à cette phrase, ne la comprenant que partiellement, était qu'à moins que le parent ne soit perçu par l'enfant comme quelqu'un de fort et d'autosuffisant, le processus affectif devait s'inverser avec la puissance d'un océan faisant exploser une digue.

Personne à ma connaissance n'a décrit avec plus de pertinence que Winnicott la genèse du faux-self. Chaque enfant à sa naissance, lors de l'union primitive, est en droit de recevoir une réponse empathique unique qui nourrira sa croissance et jettera les bases de son identité. Si cela ne se produit pas, l'enfant peut tomber dans une compulsion irrésistible de subvenir à tous les besoins du parent dans la relation comme condition même de sa survie. S'instaurait alors une inversion des rôles incroyablement destructrice mais profondément secrète.

Mon explosion cathartique était tout à fait sincère et réelle. L'incroyable distorsion de ma personnalité, qui avait dirigé ma vie jusqu'alors, m'était clairement révélée comme l'excroissance d'un champignon bizarre, et j'en retirai une impression de plénitude restée complètement réprimée au fond de moi, aussi loin que je puisse remonter dans mes souvenirs.

Jusqu'au retour de Khan de sa lune de miel à Monte-Carlo, je n'avais fait que rêver de voitures dérapant en marche arrière dans l'obscurité sur des sentiers en pente verglacés. Mais je me cramponnais à la ferme conviction qu'une irruption émotionnelle allait de nouveau survenir. Il n'en fut rien. Ce qui suivit fut un combat long et stérile qui sombra en spirale dans la déchéance.

Une composante cruciale du processus analytique réside dans la capacité des patients à articuler pensées, fantasmes ou images comme ils se présentent à eux ou à elles, et en particulier les pensées hostiles qu'ils ou elles peuvent avoir envers leur analyste. Faute de quoi l'inversion primitive des rôles ne pourra jamais être dénouée. Mais il est extrêmement difficile, et au prix de beaucoup de détermination, de courage et de confiance, d'exprimer des pensées meurtrières et injurieuses envers leur objet. C'est à la façon dont sont négociées ces insultes que l'on peut le mieux mesurer le talent d'un analyste, son tempérament et son aptitude à la pratique, et un faux-self sait pertinemment où blesse le bât des autres.

Dans ma manière de décrire l'échec de Khan à passer ce test élémentaire, je me rends compte que je risque de ne le faire passer que pour un plaisantin. Il y avait bien chez lui quelque chose de complètement ridicule – tout comme chez Adolf Hitler. Mais il était d'une intelligence et d'une rapidité d'esprit formidables, disposait d'un pouvoir d'observation étonnant et d'un don sans égal pour voir instantanément en profondeur sous la surface. On ne pouvait pas faire pire. Il savait très bien comment exploiter et braver les conventions qui gouvernent les mœurs en Angleterre, et tirer parti du fait que les Anglais ne pouvaient s'empêcher de voir en lui un inférieur – un « indigène » – et de le traiter avec condescendance.

Comme je demandais à Khan pourquoi il portait une veste d'équitation qui lui faisait une fente ridicule au milieu du derrière, il me répondit de très haut : « Demandez au tailleur qui l'a coupée. » Lorsque je lui dis que son appartement était meublé comme un hôtel, il se référa d'un ton courroucé au « style magnifique de sa femme » que j'avais commis l'erreur de ne pas reconnaître, changeant dans mes intentions son appartement en un « hôtel minable ». Je n'eus pas la présence d'esprit de lui dire que mon objection portait plutôt sur la ressemblance de son appartement avec un hôtel de luxe. Khan disant « vouloir que je prenne un bon départ » se mit à m'expliquer que si le petit enfant dévore le sein de sa mère, le sein aussi dévore le petit enfant. Rassemblant mon courage (car j'avais aussi très peur de le blesser) je dis : « Cet idiot de bouffon est en plein radotage. » À quoi Khan, répliqua que contrairement à la plupart de ses collègues, il croyait au fait de rendre dans la réalité leurs agressions envers lui à ses patients. Et que j'étais censé

attendre de l'aide « de l'homme que dans mon esprit je traitais de bouffon », le tout d'un ton pincé, sifflant et venimeux, ajoutant que dans ma propre maison je vivais « comme un porc ». Il n'avait pas l'intention de prétendre, disait-il, que les choses étaient autrement qu'elles n'étaient. Ainsi il avait été sadique avec moi, et pendant des jours et des mois par la suite il se référa à cet épisode comme à « la séance sadique ».

Beriosova était souvent représentée peu vêtue sur les photos de presse. J'étais curieux de savoir de quelle partie de son anatomie se saisissait son partenaire lorsqu'il la tenait au bout de son bras tendu, aussi bien que d'autres choses plus intimes. Khan me dit que « j'utilisais la situation analytique comme permission pour réaliser mes fantasmes intrusifs ». Et très vite il se mit en fureur. « Vous me dites cela exprès pour me fâcher... et c'est le cas », ajouta-t-il après une pause. Puis il se lança dans une tirade sur mon attaque grossière (vous, l'Anglais !) contre l'être qui lui était le plus précieux. « Je sais comment protéger ma femme », disait-il comme si je l'avais attaquée. À la moindre vétille la réaction invariable de Khan était de débiter un discours vertueux se terminant souvent par un message du genre « quand on pense que c'est vous qui dirigez le monde ! » C'est aujourd'hui seulement que je réalise à quel point il était facile de le faire mordre à l'hameçon.

C'est à peine si nous avions parlé de mon enfance. Khan disait préférer travailler « à partir » du matériel qui apparaissait à travers les expériences actuelles. Tout événement de quelque importance arrivé dans le passé était réinterprété à la lumière de ce qui arrivait dans le présent. Cela lui permettait de se mêler activement de tous les aspects de ma vie quotidienne, tout en s'érigeant en juge avec une extraordinaire cruauté.

Nous entrâmes dans une longue et pénible période de stagnation. « Quand va-t-il se passer quelque chose ? », demandais-je, et il répondait : « Moi aussi, je me demande quand il va se passer quelque chose. J'ai épuisé – ce sont ses mots exacts – toutes les manœuvres que je connais. Vous êtes un homme fatigué et décevant. »

Comment arrivais-je à m'arranger avec moi-même quant à ce qui se passait ? Je supposais que tout ce que Khan faisait de mal avec moi était justifié et que j'apprenais à accepter des vérités intimes ; que c'était extraordinairement douloureux mais que c'était l'essence d'une bonne et véritable analyse. Nous ne faisons pas l'une de ces analyses mollassonnes qu'imagine un public ignorant, au cours de laquelle un lamentable névrosé ne parle que de lui et est passivement écouté et complaisamment encouragé. La sensation la plus caractérisée de ce que je ressentais était une rage sourde qui couvait et me portait de séance en séance. Je me sentais comme une bouilloire qu'on aurait oubliée sur le feu longtemps après totale évaporation de son eau.

Khan était enchanté lorsque je montais dans la hiérarchie au Trésor, surestimant largement l'importance et l'influence des postes que j'occupais. À la même époque, il se mit à remplir les séances d'anecdotes sur sa vie sociale à Londres ou occasionnellement à New York. Ce n'étaient pas de bonnes histoires. Beaucoup étaient obscènes et beaucoup étaient plates, mais elles avaient toutes un trait commun. Khan y avait toujours l'avantage sur quelqu'un. Il avait sauvé Mike Nichols d'un homme avec un chien féroce à New York. Il s'était battu physiquement avec Peter O'Toole en se servant d'un tesson de bouteille. Il avait récupéré l'excédent d'eau de la cuvette des toilettes pour en arroser la tête d'une femme qui faisait marcher son avertisseur de voiture en bas dans la rue. Souvent ce n'était rien de plus qu'un sordide échange lors d'une saoulerie, pour lequel il cherchait mon approbation et mon soutien. L'histoire typique qui suit, bien que courte, est associée à un nombre illimité d'autres histoires du même genre que je pourrais me rappeler sur-le-champ.

Lors d'une soirée, un homme s'était avancé vers Khan et avait dit : « Tous les soirs je vais au lit avec deux belles femmes. Je fais l'amour à l'une des deux puis, si j'en ai envie, je me retourne et je fais l'amour à l'autre. Parfois je fais l'amour aux deux en même temps. » « D'accord, avait dit Khan, mais selon les lois de la topologie il devait toujours y avoir un orifice vacant. »

De temps en temps, il cherchait à me faire compatir : la princesse Margaret l'avait repris sur sa façon de prononcer une expression. Lord Denning (c'était à l'époque de Profumo) n'avait pas répondu à son invitation à dîner.

Khan répondait toujours au téléphone pendant les séances. Quand Winnicott l'appelait, je pouvais entendre les deux côtés de la conversation, et sans doute orientait-il le téléphone dans ma direction. Winnicott s'adressait à Khan avec respect, par exemple à propos d'un article qu'il venait de publier. « J'ai beaucoup appris de cet article », disait Winnicott avec déférence. Cette conversation-là s'acheva par une astuce ricanante à propos de fellation homosexuelle – les deux derniers mots de cet échange – accompagnée d'un rire gras. Un gynécologue appela pendant l'une de mes séances pour demander des nouvelles d'une patiente de Khan que j'appellerai Marian, qui attendait un bébé. Khan parla d'elle en termes sévères au gynécologue, mettant fin à la conversation par ce conseil : « ... et faites-lui payer de gros honoraires ! » Khan me tint au courant de l'évolution de la grossesse de Marian. Elle n'était pas mariée et son accouchement approchant, il en parlait d'une façon mordante comme de la « naissance de la Vierge ».

Après la naissance de l'enfant, Khan se mit à me parler de Marian comme d'une partenaire idéale pour moi – bien que je fusse heureux en

mariage et qu'il eût, comme je le découvris plus tard, secrètement proposé un entretien à ma femme Kitty. Marian et moi étions « faits l'un pour l'autre ; du cousu-main ». Khan m'incita à sortir avec elle pour un déjeuner. « Et si elle n'est pas très bien habillée, mais vraiment très bien habillée, faites-lui passer un sale quart d'heure ! » Je l'emmenai chez Overton sur Victoria, où nous mangeâmes des fruits de mer et où nous eûmes une conversation aimable sans que la moindre étincelle passât entre nous.

Désormais nous sortions à trois, Marian, Khan et moi-même. Une fois nous nous rendîmes à un club littéraire dans Battersea où Khan fit une causerie sur « Névrose et créativité ». Un autre jour, Marian nous avait regardés jouer depuis la galerie pendant que je flanquais à Khan une raclée au squash lui brisant le nez avec ma raquette dans le feu de l'action, immédiatement suivie d'une partie de ping-pong que Khan, le nez complètement en sang, voulait à tout prix que l'on joue parce qu'il pensait pouvoir gagner. Nous passâmes aussi une soirée entière tous les trois à jouer au poker avec des allumettes. Khan trichait ; il prit la moitié de mon tas d'allumettes pendant que je ne regardais pas, même si à l'époque je m'interdisais de me l'avouer. Il gloussait qu'avec le pouvoir qu'il avait sur chacun de nous il pouvait sans peine « orchestrer la conversation à quelque niveau que ce soit, à sa convenance ». À la séance qui suivit il me dit que c'était la soirée la plus heureuse qu'il eût jamais passé de sa vie.

Ma séance suivante ! Je voyais toujours le bonhomme cinq fois par semaine en lui payant de gros honoraires, et je continuai de même jusqu'à la fin bien qu'il fût impensable qu'une quelconque thérapie ait jamais eu lieu. Depuis bien longtemps c'était moi qui m'occupais de lui. Lui payer des honoraires participait du maintien de la fiction grotesque du « patient génial faisant une analyse géniale avec un analyste génial ». « J'ai les qualités de mes défauts », se plaisait-il à répéter. Il m'avait sauvé la vie – c'était sa version – et personne d'autre que lui n'aurait pu le faire. À peu près à la même époque, Khan se mit à m'inonder de cadeaux. Il me donna un stylo en argent, une *Encyclopedia Britannica* au complet, une lithographie signée de Léger représentant des tournesols, un dessus-de-lit indien, une *Bible Nonesuch* en trois volumes et plusieurs livres dont *Le Festin nu*.

Parfois c'était Beriosova qui recevait. Ses gestes physiques étaient légers et plaisants bien qu'elle fumât énormément et bût une grande quantité de gin. Une fois où étaient présents d'autres analysants à part moi, Beriosova avait bu plus de gin que d'habitude et s'était retirée dans leur chambre à coucher en criant : « Fiche-les dehors, mais fiche-les dehors ! »

Un soir je me retrouvai seul avec eux dans leur appartement. Ils étaient tous deux ivres. Ils quittèrent la pièce séparément, me laissant seul quelques

minutes. J'entendis un faible gémissement qui se répétait plus fort, puis la plainte se mua en mon nom – l'appel à l'aide inarticulé d'une personne en danger en proie à une violente douleur. Me rendant dans l'entrée j'aperçus Khan inanimé, allongé par terre de tout son long. Dans un murmure d'agonie il me dit : « Ma femme m'a donné un coup de pied dans les couilles... » Tandis qu'il reprenait lentement son souffle, je le soutins pour revenir au salon. Retournant dans le hall, j'y trouvai Beriosova étendue de tout son long sur le sol exactement là où j'avais trouvé Khan. J'essayai de la soulever (ce doit être facile de porter une danseuse pensais-je vaguement – elles ne pèsent rien). Mais Beriosova était de constitution solide, inerte et apparemment sans connaissance. Je quittai le hall et à mon retour quelques instants plus tard elle avait disparu. À la séance suivante je fis observer à Khan qu'à ce stade je devais lui dire que les choses étaient allées tellement loin qu'il valait mieux que j'interrompe l'analyse. Il répondit que si c'était allé aussi loin que je le disais, c'est lui qui aurait interrompu l'analyse « un beau jour » avant que je ne le fasse moi-même. Ainsi fut-il encore gagnant dans cette farce.

Khan finit par faire irruption chez moi. Il téléphona pour annoncer que Beriosova et lui allaient nous rendre visite quelques minutes plus tard. Khan furetait dans toute la maison faisant un tas de suggestions sur la façon dont nous devrions nous occuper de certaines questions mineures (par exemple il fallait que je tonde la pelouse en diagonale, ou que je tourne dans l'autre sens la lampe suspendue au-dessus de la table de la salle à manger). Il taquinait la jeune sœur de Kitty alors en traitement avec Winnicott, mimant la manière ridicule dont elle regardait Winnicott. Plus tard il raconta en riant aux éclats comment, pour l'avoir fait, « il s'était fait tirer dessus à boulets rouges par Winnicott ». (Dans le texte : « une énorme fusée »).

Nous commençâmes à nous voir assez souvent, à nous rendre ensemble à des soirées comme deux couples mariés. Que nous ayons souvent rencontré des célébrités et que j'aie eu l'occasion de discuter avec, disons, Rudolph Nouriev et François Truffaut, cela fait aussi partie de l'histoire.

En prélude à la dernière histoire, je dois rappeler que Kitty, après avoir fait une fausse couche un ou deux ans plus tôt, était dans le troisième mois d'une grossesse très difficile au cours de laquelle l'espoir d'arriver à sauver le bébé avait été abandonné à plusieurs reprises. Nous avions pas encore d'enfant.

Nous étions sortis pour dîner à quatre dans un restaurant chinois dans Knightsbridge. Khan se surpassa dans une démonstration d'agression gratuite. Les seules choses dont je puisse me souvenir c'est qu'il tyrannisa et insulta les serveurs chinois, par exemple en les « imitant » ouvertement (j'ai mis des guillemets car il ne s'agissait pas d'une véritable imitation mais plutôt d'une singerie pleurnicharde du niveau d'une blague d'écolier). Bien que je

fusse incapable d'une réaction saine, le comportement de Khan était tellement excessif et insistant et il y avait si peu d'espace pour faire quoi que ce soit que je finis par sentir quelque chose se glacer au fond de moi.

Le lendemain Kitty entrant dans la pièce me dit que Khan l'avait appelée et s'était jeté sur elle. Elle en avait ressenti une vive douleur utérine.

Le sentiment qu'en réalité, Khan avait essayé d'attenter à la vie de notre enfant à naître fut pour moi d'une souffrance dépassant tout ce que je puis exprimer. Je sais que l'une des expérimentations médicales nazies consistait à injecter de l'ammoniaque dans les veines de leurs victimes. J'avais la sensation que mon armature vitale, fût-elle déformée, était attaquée à l'acide à l'intérieur de moi.

J'appelai Winnicott pour lui dire « Khan est fou », à quoi il répondit : « Oui », d'un ton catégorique, ajoutant : « toutes ces mondanités »... Il ne termina pas sa phrase mais débarqua chez nous illico, disant qu'il avait demandé à Khan de ne plus avoir de contacts avec nous. Au moment où il disait cela le téléphone sonna. Évidemment c'était Khan qui voulait non seulement me parler mais me voir, ce que je refusai. Ce fut la fin de mon « analyse ».

Dix ans après l'épisode du dîner chinois, Khan, après son opération d'un cancer de la gorge, fit appel à moi directement me demandant dans un murmure rauque de lui rendre visite. Quand j'arrivai à son appartement de Bayswater, un petit domestique philippin me désigna la porte de son salon en disant : « Le prince est là. » Khan avait entièrement changé de style ; il avait perdu sa beauté et portait maintenant une tunique noire et un collier avec un lourd pendentif sur la poitrine. Il était très ivre et persistait à parler en français « petit nègre », ce qui le rendait complètement incompréhensible. Ses compagnons présents étaient des sycophantes mais il y avait parmi eux une femme belle et élégante. De temps en temps il pointait un doigt vers moi et disait : « lui et moi, pareils. Aristocrates ».

J'ai entendu dire que Khan couchait couramment avec ses patientes, qu'il était devenu encore plus gravement alcoolique et que peu avant sa mort il avait été radié. Également que Beriosova s'était montrée ivre en scène à Covent Garden, qu'elle avait disparu et était morte, divorcée de Khan après s'en être séparée.

À mon grand étonnement je découvris que durant tout le temps où je voyais Khan, il était lui-même en analyse avec Winnicott. Cela me conduisit à réinterpréter certaines lettres que j'avais écrites à Winnicott sur les instances de Khan et les réponses que j'avais reçues, comme un flirt agressif entre eux dans lequel ils se servaient de moi comme intermédiaire involontaire.

Il est maintenant tout à fait clair à mes yeux, après que j'aie vu Khan tous les jours au prix de dépenses et d'un travail incommensurables pendant des années, qu'aucune thérapie, de près ou de loin, n'avait jamais eu lieu.

Quelle imposture ! Il avait reproduit et ré-actualisé toutes les composantes majeures des traumatismes de mon enfance et de mon adolescence. L'union primaire avait été brisée. Les confidences qu'il m'avait faites, exactement comme celles de ma mère, avaient fait de moi une personne à part. Ils avaient le même besoin d'être en représentation et que l'on soit aussi en représentation pour eux. Et la même gymnastique destructrice à laquelle j'avais déjà eu à me livrer, compte tenu de l'attachement profond que j'éprouvais pour mon père qui se détériorait, avait été entièrement rejouée du début à la fin.

Pour la seconde fois je m'étais trouvé submergé par une irrésistible compulsion à tenter de transformer un ivrogne antisémite, une ruine en train de s'écrouler, en une armature vivante sur laquelle m'édifier.

IL NE POUVAIT PAS JUSTIFIER CE QU'IL AVAIT FAIT, DONC
J'ÉTAIS CONDAMNÉ À LE SAUVER

Ce que j'ai écrit n'est pas une attaque de la psychanalyse, pour laquelle j'ai le plus grand respect en tant que discipline. Je n'aurais pas pu acquérir l'insight suffisant pour écrire ce papier et je n'aurais pas davantage pu me remettre des expériences que j'ai décrites si elles n'avaient été dénouées par les soins d'un analyste américain compétent, patient et dépourvu d'égoïsme, auprès duquel la fatuité et les bouffonneries de Khan et celles de Winnicott semblent d'un grotesque au-delà des mots.

Mais quelle recommandation pourrais-je faire maintenant à quelqu'un qui a besoin d'aide ? La réponse pourrait être : « Adressez-vous au président de la Société britannique. » Or il se trouve que c'est précisément ce que j'avais fait sans le savoir. D'ailleurs Khan lui-même continuait encore à former des analystes, des années après ma rupture avec lui. De surcroît, les défauts de sa personnalité étaient si graves qu'il n'aurait jamais dû être autorisé à exercer la psychanalyse sous quelque prétexte que ce soit. Alors qu'il avait perduré pendant vingt et quelques années, je me rends compte que son égarement n'était pas la conséquence d'une mauvaise pratique de la psychanalyse, mais de son antisémitisme criant. Il semble que cela avait plus d'importance pour lui que les dégâts profonds et irréparables qu'il creusait avec désinvolture à partir de la position exceptionnellement privilégiée qui était la sienne, au mépris de tout principe d'obligation professionnelle ou morale, sur les personnes en danger et vulnérables venues lui demander son aide en échange de grosses sommes d'argent.

(Traduction : Hélène Goutal-Valière.)